

RÉMY DURAND

PRAGUE - VARIATIONS

*Pour Véronique S.  
À toutes celles et à tous ceux qui, à Prague,  
ont écouté les présages*

*Le temps est un fleuve qui m'entraîne mais je suis le fleuve » (Borges)  
Le temps, cette image immobile de l'immobile éternité (Rousseau)*

**Variation 1**  
**Prague**

Dans le petit théâtre de Hyères, il reconnut la jeune femme.  
Il l'avait déjà rencontrée : elle était venue à lui, l'année précédente, en décembre, au parc Vojan, à Prague et lui avait donné à voir leur passé.

Il repensa à cette fin de décembre 1998, à Prague, où il avait décidé de passer la fin de l'année. Prague, ville de destin, parce que *quelque chose*, il en était convaincu, l'y attendait. Il ne savait dire pour quelle raison, si ce n'est que *cela* était gravé en lui, la certitude d'une rayonnante raison d'ouvrir ses mains à ce qui devait être une forme d'espoir.

Rares et uniques sont en Europe les villes qui vous offrent avec autant de complicité, presque avec amour, la révélation douloureuse de ne pas être né, et celle aussi, radieuse, de renaître.

Il devait donc aller sous les arches et les ponts, il devait donc y lire la destinée de leurs pierres, celles qui *savaient*, il devait enfin, dans le poignant désert qu'il traversait, au détour d'une rue, dans le secret des vieilles maisons, dans le halo des réverbères, au bout d'une ruelle d'où surgit, comme un navire, une cathédrale, rencontrer le dessein d'une providence qui ressemblerait au visage de la jeune femme blonde et porterait son nom.

Il devait marcher dans la ville, sentir le bonheur d'une prémonition, augure, non pas d'un rêve, mais de la réponse que là-bas, en France, il attendait depuis si longtemps.

Cependant, les premiers jours, il lui avait fallu mourir : il hantait de nuits sans fin les rues de Malá Strana, jusqu'à l'épuisement. Dans l'aube glacée de la Vltava où commençaient à caqueter les colverts, dans l'île de Kampa, il se dévouait à nourrir son néant, comme on jette un os à un chien maigre, alors que la lumière diffuse des réverbères l'intensifiait sur les toits enneigés des grandes demeures.

Il se dirigea vers les ombres du pont Charles voilées de brumes. Il observa les pavés brillants des arcades près de la rue Loretánská, comme une dévotion à l'emphase de sa solitude.

C'étaient les palais et les églises qu'il interpellait de cris muets, gestes inaudibles dans l'épaisse mélancolie qui enveloppait la ville et l'accompagnait comme un chien perdu que l'on fait fuir à jets de pierres mais qui revient, reconnaissant, quémander un peu de désespérance en partage.

## Variation II

### Lueur

Et puis vint l'illumination.

Ce fut comme une lueur, une simple et tenace lueur qui s'infiltrait doucement dans ses pensées, alors qu'il regardait, à la tombée d'une nuit, du pont Charles, les reflets Château dans le fleuve.

Sombre était le ciel, mais les nuages laissaient couler une étrange lumière cuivrée, cendrée, mêlant des blancs à des noirs grisés, comme une aurore qui appelle l'espoir du jour qui vient et qui invite à recouvrer confiance.

La cathédrale Saint-Guy, les flèches et les bulbes du toit, dont le contre-jour soulignait d'un tracé noir la respiration de chaque ligne, le souffle de pierre de chaque aiguille, la saillie de chaque pointe s'avançaient vers le ciel, s'y élançaient comme pour en recevoir la dernière clarté, comme si cette volonté de cathédrale avait pris pays et lieu dans le ciel, invitation à tendre les mains et à les ouvrir pour recevoir et accepter ce qui allait venir.

Les deux tours-vigiles de la basilique Saint-Georges veillaient.

Il y avait là comme une lueur primitive, faite de naissance et d'étonnement. Il comprenait qu'elle naissait aussi de sa résolution à l'accepter, cette première lueur d'entre ciel et terre, d'entre ciel et eau, comme un présage.

Les jours suivants, Prague devait lui offrir la clé qui lui permettrait de délier et de libérer en lui l'âme inanimée qui l'habitait.

Sur les marches de pierre des jardins de Kolovratská, sous les voussures de la grande salle du Palais des Seigneurs de Kunštát, sous les voûtes de l'escalier des cavaliers du Château, sous les passages sombres de Malé náměstí, Prague l'appelait d'une sollicitation étrange, dont il recevait le signe avec fulgurance, mais dont il ne comprenait pas le sens, et qui, loin de l'inquiéter, l'envahissait d'une joie et d'un enchantement que jamais il n'avait ressentis avec autant de force et d'intensité. Prague lui disait, comme une requête, de se mettre à la recherche et à la découverte de ce que son esprit, depuis si longtemps, aspirait à découvrir, parce que la ville se préparait à le lui révéler.

Prague l'invitait à entrer dans Prague pour étreindre et déchiffrer l'énigme de la lueur.

Désormais il était interdit de la complaisance du goût de cendres dans sa bouche, il ne devait plus se perdre dans les vagues du fleuve jusqu'à ne plus avoir de mémoire. Il lui était ordonné de vivre l'exil intérieur que la ville lui proposait, dans la jubilation, pour d'autres routes, pour un chemin nouveau, un passage dont il devait dépasserait le seuil.

Les rues étroites qui s'élargissaient et se resserraient sans crier gare s'incarnaient en lui, dans chaque battement de son cœur, dans chacune de ses pensées. Il *était* cette rue qui le menait à des espaces sculptés que des mains burinaient encore, il *était* cette rue qui dévoilait des frontons aux volutes animées soudain d'un mouvement spiralé, il *était* cette autre où il rencontrait des cariatides courbées sous leur poids de pierre, il *était* la rue des jardins baroques, il *était* les rues qui le menaient aux palais protégés par des lions mordant des anneaux de bronze et qui s'en allaient s'asseoir nonchalamment en haut des marches, mais aussi la rue des jardins de Wallenstein où un archer de bronze décochait une flèche vers les nuages, et où des statues s'animaient d'une pantomime au ralenti, comme si, prudentes, elles évitaient de souffrir de leur mouvement de pierre, et qui lui tendaient la main et lui souriaient

et chuchotaient de leurs lèvres de pierre *Autrefois*, ou bien *Naguère*, *Autrefois*, *autrefois*, *naguère*, comme un mot de passe, il *était* la rue qui l'avait guidé sur les rivages de la Vltava, où les cygnes, miroirs de leur constellation, nébuleuses stellaires dans la contemplation de l'eau, fécondaient ces épiphanies.

Ne devaient-elles pas l'amener non pas au bord des Océans, mais sur celui de sa mémoire ?

### **Variation III**

#### **Remember**

Cette commémoration de joie, cette exaltation d'une ville en lui le conduisaient vers ce qui n'était plus ni insaisissable, ni indéchiffrable : Prague, bienveillante sibylle, Prague inspirée, voyante, lisible et déchiffrable dans l'ancienne mémoire d'un ancien temps chuchotait *Rappelle-toi*, *rappelle-toi*, *souviens-toi*, et à chacun de ses pas et chacun de ses gestes il distinguait cette voix insistante qui lui parlait, juste pour répéter ces mêmes mots, les dire et les redire, dans le même ordre, sur le même rythme, en même mesure, deux fois *Rappelle-toi*, puis une fois *Souviens-toi*, lentement, sans aucune violence, pour le conduire à l'évidence, et il ne fut pas surpris lorsque ces mots lui furent donnés dans une langue qui lui était jusqu'alors inconnue, sur le même rythme, en même mesure, *Říipomeň si*, *Říipomeň si*, et il lui était naturel de les comprendre, ces sonorités ne lui étaient pas inconnues, il reconnaissait des phonèmes qu'il avait déjà entendus, des mots dont l'accent d'intensité soulevait toujours le premier son pour en dévoiler les suivants dans un frémissement mélodieux.

Prague lui parlait dans *sa* langue, lui faisait connaître que se jouait son destin, qu'il ne se trouvait pas dans ce que l'on nomme banalement un concours de circonstances, mais à un moment précis, d'une précision telle qu'elle arrête le temps, qu'elle y concentre toute force de vie dans l'intemporel, et que tout devient l'absolu contraire du fortuit.

Prague respectait ce temps du passé que *ses* paroles reliaient par un fil invisible au présent.

Il touchait terre.

### **Variation IV**

#### **Les tulipes du parc Vojan**

Il se rendit au parc Vojan. La brume du petit matin déposait sur les arbres de légères dentelles, comme autant de broderies finement ouvragées, sortilèges qui s'éveillaient au timide soleil éclairant la chapelle Saint-Elie puis qui s'effaçaient dans un chuchotement de feuilles pour aller se suspendre aux stalactites de son étrange grotte.

Ici se trouvait le monde et, dans ses anfractuosités, il retrouvait la lumière car le soleil naissant qui s'y reproduisait en d'innombrables reflets émergeait des fissures mêmes, inondant les stalagmites aussi de l'énergie qui en émanait, et les ombres qu'il y voyait étaient des ombres libres, sans aspérités, lisses et légères, des ombres qui le regardaient amicalement et qui avaient toujours été le lieu intelligible de la liberté, ombres dansantes danse lente, s'évaporant et disparaissant parfois pour revenir avec plus de bonheur encore à leur intelligence d'ombre, c'était comme si elles couvraient l'entière chpaelle de feuillages et de feuillées, de sources aussi, résurgence elles-mêmes de ce végétal et de cette eau qui lui disaient sa liberté recouvrée, qu'il n'était plus prisonnier, ni de lui-même, ni de son passé, ni de son présent, parce qu'il allait incessamment comprendre que le temps maintenant n'était plus qu'une vue incomplète de son esprit et qu'il fallait qu'il acceptât d'entrer dans un temps différent, vertical cette fois, un temps debout à la fois en lui-même et dans la ville.

Et puis, cela se produisit.

Cela vint sous forme de neige éparse, fine et légère. Elle flottait, blanche, transparente, pour tomber silencieuse, plus blanche encore, plus neige encore, sur les arbres, les pelouses et les allées du parc. Il eut aussi le sentiment que la terre était prise d'une lente oscillation, comme un mouvement presque imperceptible, comme une insolite impulsion, comme une incitation à lui donner ce que la ville lui avait promis, l'espace d'un temps nouveau, inhabituel mais très raisonnable.

Lentement, avec une prudence d'apesanteur, les pelouses se recouvrirent de tulipes qui s'ouvrirent dans le silence un passage à travers la neige, avec douceur et avec persévérance, toutes tulipes plus vives l'une que l'autre. Leurs hampes fières germaient, dans leur double écrin de feuilles oblongues, ovales ou allongées, et leurs tépales prenaient toute forme et toute couleur de tulipe, jaune vif de la tulipe fleur de lis, rouge et jaune moirés de la tulipe Rembrandt, blanc et mauve de la tulipe-perroquet ; naissaient la tulipe blanche à couronne pourpre et jaune, la tulipe jaune flammée rouge et vert, la tulipe panachée or et brique, et celle marginée de rose, celle rayée de vert, celle striée de rouge, la blanche à cœur jaune, les discrètes que l'on appelle aussi narcisses, les nivéoles d'été, celles qui tour à tour s'ouvraient dans leur désir de tulipe, la tulipe panachée, la tulipe noire, la tulipe-flamboyant, la tulipe-papillon et la tulipe-toucan, la douce et l'audacieuse, toutes tulipes dans leur gloire de lilacées.

A cette heure matinale il n'y avait personne dans le parc.

Il avait été témoin de cette germination hors du temps, qui venait là pour provoquer la réminiscence de ce qu'il avait connu autrefois, et qu'il allait connaître à nouveau, il en était convaincu. Cette fleur, et toutes ces déclinaisons dans ses variétés et dans ses teintes, lui faisait penser à quelque chose de très intime, de très doux et de très fort, d'intimement lié à une joie intérieure faite de désir et de plaisir partagés, et il se prenait à prononcer le nom de ces fleurs, à les dire et à les répéter, et dans ce temps d'à la fois hiver et printemps, dans ce temps-neige et dans ce temps-tulipe, la fleur et les mots pour les nommer avaient composé l'espace où, dans ce silence d'entretemps, une jeune femme apparut.

## **Variation V**

### **Si longtemps**

Il ne l'avait pas entendue approcher.

Elle se trouvait là, près de lui, comme si elle y avait toujours été, comme si elle était née de cette neige en même temps que les tulipes s'éveillaient de leur songe, comme si sa présence dans le parc, à cette heure d'aube, était essentielle à la respiration de toutes ces fleurs. Elle observait les tulipes avec beaucoup d'attention et de tendresse tandis qu'un sourire dessinait sur ses lèvres ce qui pouvait être une sorte de complicité, comme si elle voulait lui faire savoir que ces fleurs-là étaient bien réelles, et non pas une fantaisie de son imagination, puisqu'elle les voyait, elle aussi. Elle voulait lui faire savoir qu'elle *savait*, elle aussi, depuis bien longtemps, ce que cette fleur représentait pour elle et pour lui.

Elle restait silencieuse. Elle penchait la tête légèrement, et dégageait ses cheveux blonds, laissant apparaître à ses lèvres un délice qu'elle l'invitait à ne pas approcher mais qu'elle dévoilait comme l'un de leurs secrets déjà approché. Elle l'invitait à se souvenir. Au plus profond de son silence, elle écrivait avec netteté dans ses pensées *Bonjour mon amour* et puis *Si longtemps, si longtemps* et puis *Je t'aime* et puis *À bientôt*.

Prague lui avait donné sa clé.

Il lui fallait dorénavant mériter Prague et ce que la ville lui donnait à vivre, la certitude d'un passage, la vérité d'un gué. Jamais il ne s'était senti aussi serein, dans la confiance d'une découverte dont l'audace irriguait son corps et son esprit d'une irrésistible envie de respirer la vie à plein bonheur. Cette jeune femme était venue au parc Vojan pour lui dire qu'était venu le temps essentiel, vertical, qui prend racine au plus profond de la terre et s'élanche vers l'infini, pour lui dire simplement qu'ils s'étaient déjà rencontrés, déjà aimés et qu'ils allaient se revoir et s'aimer à nouveau.

Ce temps *inné* ne lui échappait plus, premier espace indispensable à une perception du temps originel.

Il sortit du parc.

## Variations VI Déambulations

Sans plus d'étonnement, il se dirigea rue Lužického semináře, puis longea ses hauts murs pour atteindre, dans le prolongement, la rue Klárov et s'engager dans la rue Letenská, tourner à gauche sur la rue Josefská. Il entra enfin dans l'église Saint-Joseph où il trouverait, il le savait, la preuve de la survivance.

Il s'arrêta devant la statue de Sainte Ludmila, observa son bois de tilleul auquel le génie du sculpteur Jäckel avait donné vie : le drapé de son écharpe lui apparut plus sincère encore que s'il avait été de vrai tissu ; le déhanchement retenu de la Sainte était bien ce mouvement que l'artiste avait voulu et sculpté dans le temps précis de ce geste indispensable, et pour lui-même et pour la Sainte ; il donnait à voir le geste qui l'avait précédé, et celui qui allait suivre, associant ainsi passé, présent et futur.

Mais autre chose le surprenait, la confirmation du sentiment qui l'avait envahi avant d'entrer dans l'église, alors qu'il regardait sa façade baroque et les trois statues qui la protègent, Saint Joseph, Sainte Thérèse et Saint Jean de la Croix : il avait déjà vu ces statues et cette église, il connaissait les rues qu'il avait parcourues depuis ce petit matin, elles ne lui étaient pas inconnues, comme ne lui étaient pas inconnues les façades de la rue Sněmovní, leurs maisons et leurs enseignes. Rue Nerudova il reconnut les portails Renaissance et les décorations de stuc de la maison *Aux trois matous*, il reconnut la maison des luthiers, et les enseignes, *La coupe d'or*, *La couronne d'or*, *Le lion rouge* et *Le lion noir*, *Les deux soleils*, il reconnut les écussons et les sculptures, les saints, les statues, les emblèmes, les atlantes, les armoiries, les blasons, les devises et les inscriptions aussi que le temps avaient rendues énigmatiques.L

Le visage de la jeune femme du parc et ses paroles l'accompagnaient et ne le quittaient plus. Il les répétait et lui répondait *Bonjour, mon amour, tu es revenue, je t'aime, je t'ai aimée*, et ces mots étaient dans ce présent, dans le passé de ce présent aussi, présence du souvenir d'elle et de la mémoire d'avoir commencé à vivre à elle avant d'exister de nouveau à elle. Oui, son visage, sa silhouette, son regard et son sourire lui donnaient à revivre *l'avoir vécu avant*, et il ne la quittait plus, et toute la journée il parcourut son chemin dans une calme et heureuse patience, assurance qu'il allait la retrouver, quelque part, ici, ou ailleurs, bientôt, la certitude qu'il ne parcourrait plus son chemin sans elle !

Il lui fallut poursuivre son parcours, car son initiation au temps retrouvé n'avait pas encore été jusqu'à ses limites, jusqu'à la dernière frontière du premier pays de sa mémoire.

## Variation VII

### Le cimetière juif de Prague

Il se rendit dans le quartier juif. Il savait où il souhaitait se rendre : le cimetière juif.

Dans les cimetières, on n'échappe pas à la conversation avec les morts. Rien d'inquiétant, bien au contraire, ils donnent envie de ne pas avoir peur de la mort, les morts, et une irrésistible envie de vivre. Il lui arrivait aussi de penser qu'ils y sont bien, parce qu'on leur a enseigné, à tous sans exception, à appartenir à un autre temps. Lequel ? Peut-être certains d'entre eux avaient-ils la chance de rencontrer cet autre temps ? Peut-être une ville et un ange blond les avaient-ils conduits, à un moment de leur vie, à se réconcilier avec leur présent, à se retrouver, à coïncider avec ce qu'ils avaient vu dans le miroir, quelques années, des décades, un ou quelques siècles auparavant ?

Quelques cimetières lui avaient offert ce reflet du temps que le murmure incessant des pierres recouvrait souvent de mélancolie : conciliabules dans le cimetière de Guayaquil, entretiens dans celui de Pondichéry, causeries dans celui de Giens. Il pensait aussi à celui de Madère et au petit cimetière marin de Same, sur la côte pacifique de l'Équateur, aux apartés de pierre du cimetière de Saint Canice à Kilkenny – *In loving memory of Elmo Banes Mc Elroy who died sept 16th. 1693* – à toutes ces tombes qui marchaient dans les aires, tous en force, les morts, en gésine de pierre – *Mervin de Montmorency ! Henry Mc Elroy ! George Johnston ! William Cooke !* – loin d'elles-mêmes et plus près de la pierre et du secret ! Partout, épaule contre épaule, les pierres parlaient dans l'intuition de la clarté, bienheureuses ces pierres parce que simplement amoureuses du néant... Partout la charité de la brume et du petit matin, dans un air qui tremblait, en prérogative de résurrection, voluptueux bien-être de la pierre, sur l'autre versant des paroles tues, l'air plus ténu encore que rien... *Here lie the remains of Catherine B. Nowlan, alias Cooney, wife of B. Nowlan of this city who departed this life april 17<sup>th</sup> 1809 aged 23 yrs...*

Le cimetière juif de Prague est l'un des plus beaux du monde. Quelle est cette présence qui nous entoure ? D'où vient cette mobilisation de notre mémoire et de notre imagination ? Qui nous parle ici avec autant de clairvoyance et nous invite à n'être que dans la méditation et le recueillement, avec application, voire avec dévotion ?

Entre les arbres, les pierres, et la beauté des pierres, les pierres levées et tombées, celles qui songent, les pierres qui dorment, les pierres fortes et dressées vers leur apogée de temps, énigmatiques et pourtant claires, pierres hors le sol, hors de soi, mais au plus profond de la terre aussi, en soi, repliées sur leur âme de pierre, sépultures amoncelées depuis des siècles les unes sur les autres, enchevêtrement de stèles, au-dedans imaginées et si présentes à leur passé au-dehors si justes à leur présent, pierres précises qui prennent racine dans leur mémoire !

Des images se détachaient des pierres, retenues depuis longtemps, puis délivrées avec netteté et précision, des images que l'on ne pouvait éviter de voir, que chaque pierre du dedans et chaque pierre du dehors laissait échapper avec l'énergie du désespoir, parce qu'elles voulaient que l'on vît, et imploraient que l'on regarde *Vous ne devriez peut-être pas faire de la musique alors que, demain, il y a un convoi qui part pour les camps...* Cela venait d'un sépulcre, où un oiseau de pierre déployait ses ailes. Il donnait à entendre des hurlements, des ordres, la poussée brusque d'une porte à glissière, un claquement, le noir soudain dans un silence qui terrorisait parce qu'il venait après la peur et les cris, dans une odeur de teints cireux, d'estomacs affamés, une odeur blafarde d'humiliation, livide d'avilissement, comme une odeur de Christ abandonné. Et des gens passaient d'une tombe à l'autre, trébuchaient et tombaient, se relevaient et entreprenaient une lente circumambulation autour des pierres, ils tournaient tous ainsi lentement, avec application, un froid indécent enveloppait leur nudité, ils

ne cessaient de tourner autour du persévérant oiseau de pierre, nécessaire phénix de cette mémoire de l'enfer.

On se demandait si c'étaient des corps qui étaient en mouvement, ou si ce mouvement circulaire se mouvait de lui-même car il n'avait pas de fin, et l'on pensait alors que c'étaient des âmes que l'oiseau de pierre restituait, et qui transmigraient d'une pierre à l'autre, des âmes de la vision de là-bas, pour rendre au présent ce qui habitait ce cimetière et ces pierres.

Variations 6

### **La petite fille d'Auschwitz**

Et puis, sortant de cette foule qui donnait à voir ce là-bas exsangue, une petite fille blonde aux cheveux bouclés vint s'asseoir sur une pierre tombée.

Elle était venue là comme si de rien n'était, avec beaucoup de discrétion, mais aussi avec détermination, petite fille têtue qui voulait mettre un terme à ce tournoiement des âmes par trop douloureux, et qui voulait échapper à ce cercle en révolution sur la mémoire même.

Peut-être voulait-elle dire *Eh bien, je suis là, moi aussi*, peut-être voulait-elle se détacher des autres, par coquetterie, parce qu'elle avait ce jour-là particulièrement besoin de tendresse *Eh bien, regardez-moi, moi aussi on m'a prise et on m'a emmenée là-bas, de l'autre côté de la Vltava...*

Ce n'était pas son visage qu'il voyait, mais la lumière qui en émanait, ce n'était pas son petit corps blanc supplicié, mais le halo qui y prenait naissance, une lumière qu'il n'avait jamais vue jusque-là, bleue et rouge à la fois, le bleu donnant vie au rouge pour mieux incurver la lumière sur elle-même à mesure qu'elle s'imprégnait d'éclats un peu argentés sur ses contours, une lumière qui ondulait sur ses cheveux et les bouclait davantage encore, qui glissait de son visage comme de lourdes larmes lumineuses et coulait lentement le long de ses bras, entourait sa taille et parcourait ses jambes pour reprendre source à même la pierre et s'unir à nouveau à la petite fille blonde ouvrant ses mains pour accueillir les quelques gouttes de neige qui tombaient ce jour-là sur le cimetière juif de Prague, et dont les yeux imploraient *Emmenez-moi avec vous, je vous promets, je ne porterai pas de chaînes quand je serai grande.*

*Regarde-moi, regarde-moi, regarde ce que je sais faire* disait-elle et la voilà qui s'ouvrait passage parmi la foule des vivants et qui s'approchait d'un piano, très sûre d'elle, sans aucune timidité, parfaitement à l'aise, les yeux fiers.

Elle s'installa devant le piano et se mit à jouer.

© Rémy Durand

Nouvelle version octobre 2009

1ère édition : in *On dirait que la nuit est tombée*, La Bartavelle, 2002